360 Edue N°1

Hygiène Sexuelle

L'Homme et la Génération
La Femme et la Génération
Les Maladies Vénériennes

PAR

LE DR. HECTOR PALARDY

Avec lettre approbative de M. le Chanoine Emile Chartier, vice-recteur de l'Université de Montréal.

EDITEURS
LE SYNDICAT DES IMPRIMEURS DU SAGUENAY
CHICOUTIMI, P. Q.

Bibliothèque,
Le Séminaire de Québec
3, rue de l'Université,
Québec 4, QUE.

Hygiène Sexuelle

L'Homme et la Génération
La Femme et la Génération
Les Maladies Vénériennes

PAR

LE DR. HECTOR PALARDY

Avec lettre approbative de M. le Chanoine Emile Chartier, vice-recteur de l'Université de Montréal.

EDITEURS
LE SYNDICAT DES IMPRIMEURS DU SAGUENAY
CHICOUTIMI, P. Q.

BIBLIOTHÈQUE
S.M.E.
1964
Séminaire de Québec

Docteur Hector Palardy,

Montréal,

Mon cher docteur,

Vous estimez, comme tous les penseurs sains et comme le *Junius* de l'*Echo de Paris*, que la meilleure école d'hygiène sexuelle, c'est encore l'éducation religieuse.

Toutefois, vous n'avez pas eu tort non plus de croire que quelques chapitres, publiés à part de votre *Manuel d'hygiène*, pourraient rendre service à ceux que leur devoir oblige d'intervenir dans ce domaine. Et vous les avez rédigés avec l'intention bien arrêtée que la plaquette soit remise seulement aux médecins, aux prêtres et à ceux des dirigeants des municipalités que leurs fonctions entraîneraient à s'en servir. Que si quelqu'un d'entre eux s'avise de la distribuer à d'autres, vous entendez bien qu'ils gardent toute la responsabilité de leur initiative.

Ce traité ainsi conçu vos confrères les médecins les plus expérimentés en la matière en ont loué l'exactitude scientifique. Vous voulez aussi le témoignage des moralistes. Pour autant que le soussigné peut mériter ce titre, il s'empresse de vous déclarer qu'il n'a rien découvert, dans votre plaquette, qui offusque les principes de la théologie. La seule question qui se poserait serait celle de l'opportunité d'un pareil enseignement.... Mais vous y avez déjà répondu en faisant vôtre la belle lettre de Mgr Léonard. Vous ne destinez d'ailleurs votre ouvrage qu'à des groupes susceptibles d'en tirer parti sans danger pour les autres comme pour eux-mêmes.

Dans ces conditions, je n'hésite pas à approuver votre entreprise. Et je suis sûr que M. l'abbé Curotte, si je pouvais l'atteindre, ratifierait ce verdict.

Agréez, mon cher docteur, l'hommage de tout mon dévouement, avec mes meilleurs vœux de succès.

Le chanoine Emile CHARTIER

Avant-propos

Les trois causeries qui suivent ne peuvent pas, on le constatera tout de suite, être données devant des auditoires trop jeunes ni être mises entre toutes les mains. Les sujets qu'elles traitent sont d'un intérêt primordial, puisqu'elles portent sur les origines mêmes de la vie ou sur les maux qui peuvent en altérer les sources. A ce titre, on ne saurait leur donner trop d'attention. D'autre part, quoi qu'en puissent penser certains novateurs en matière pédagogique, les notions et les vérités qu'elles comportent touchent à des sujets trop délicats pour être mises impunément à la portée de toutes les intelligences, soit qu'elles y éveillent des curiosités inutiles, soit qu'elles puissent entraîner à des expériences fâcheuses.

Elles sont donc, dans l'esprit de l'auteur, réservées à des catégories limitées, prêtes à aborder la vie sexuelle ou à affronter les dangers de la vie. Il appartiendra aux maîtres et aux parents de déterminer à quels jeunes gens et jeunes filles elles peuvent convenir.

Ce supplément ne sera, en conséquence, livré que sur demande spéciale de personnes autorisées.

Dr. Hector PALARDY.

PREMIERE CAUSERIE

L'homme et la génération

Nécessité de cet exposé.—Une école moderne, en faveur spécialement aux Etats-Unis, proclame la nécessité d'instruire même les jeunes enfants des choses du sexe et de la génération. Cette prétention est au moins discutable. Si une pareille méthode présente des avantages, elle a aussi de graves inconvénients. Elle attire l'attention d'esprits insuffisamment mûris sur des questions délicates, auxquelles sans cela ils n'auraient pas pris garde. Ce qu'il faut inculquer aux enfants dès le jeune âge, c'est le respect d'organes qui font, au même titre que les autres, partie de leur personne. Il faut aussi leur inspirer la plus grande loyauté, la plus entière franchise, à l'égard de leurs parents ou des personnes qui ont autorité sur eux. Il faut enfin créer chez les jeunes garçons un esprit de dévouement respectueux et chevaleresque à l'égard du sexe auquel appartiennent leurs mères et leurs sœurs. Les parents et les maîtres doivent au surplus éviter que la jeunesse apprenne par des voies irrégulières ou coupables (conversations, lectures clandestines, images ou spectacles obscènes, corruption par les actes, etc), ce qui touche la vie sexuelle.

A mesure, pourtant, que vient l'âge, surtout au moment de la puberté, il est bon d'éclairer peu à peu l'enfant sur les questions de la génération, de lui montrer comment tout est ordonné à cet acte nécessaire et comment même les animaux, chez qui il peut constater les actes sexuels, la grossesse ou la portée, n'usent de leurs organes qu'en vue de la génération.

Enfin à des jeunes gens il convient d'exposer scientifiquement et la structure de l'appareil générateur et

la série des phénomènes merveilleux qui conduisent à la formation de l'être humain et la mesure dans laquelle il faut user de ces organes.

C'est cet aspect de la question que nous allons traiter sommairement. Nous nous rappellerons que les organes générateurs ne diffèrent des autres qu'en ce qu'ils ont une fonction plus noble et plus sacrée. Au lieu de servir simplement à l'entretien de notre vie propre, ils sont destinés à donner et à multiplier la vie, coopérant par là à l'œuvre mystérieuse et profonde de la création.

Les sexes.—Tous les êtres vivants—y compris bon nombre de plantes—se classent en deux catégories, le mâle et la femelle. Le mâle a, dans la génération, le rôle essentiel; c'est de lui qu'émane le principe vital. La femelle est le réceptacle de ce principe; elle le reçoit et l'alimente, mais ne le féconde pas. Sa fonction consiste à en assurer le développement et à le mettre au monde. Les deux sexes collaborent ainsi harmonieusement à la multiplication de l'espèce, qu'il s'agisse des ovipares, qui pondent des œufs et les font éclore par l'incubation, ou des vivipares, qui engendrent des êtres vivants entièrement constitués. Mais ce qui, chez l'animal, est un acte instinctif, une impulsion et la satisfaction d'un besoin, est chez l'homme un acte conscient, bien supérieur par conséquent.

Les organes virils.—L'homme est plus robuste que la femme, mais l'ensemble de sa structure corporelle est peu différent. La distinction réside dans les organes génitaux.

Chez l'homme, ces organes, situés pour la plupart hors de la cavité du bassin, sont la verge, les testicules, et les vésicules séminales, reliées aux testicules par les cordons spermatiques.

La verge.—La verge, appelée aussi membre viril ou *pénis*, est la partie la plus apparente des organes masculins. Elle est constituée par un tube, le canal de l'urèthre lequel est enveloppé d'un réseau musculaire et nerveux. Il se termine par un renflement dénommé gland, d'une extrême sensibilité. Le gland est recouvert d'une douille de peau mobile, le prépuce, qui peut

se retirer entièrement et découvrir le pénis. De chaque côté du canal de l'urèthre se trouvent les corps caverneux, au moyen desquels s'opère l'érection.

L'érection.—L'érection est le mouvement en vertu duquel la verge, ordinairement molle et ballante, devient rigide et dure. Les corps caverneux, sortes de poches oblongues, se remplissent de sang, par l'influence d'un contact, d'un désir, d'une pensée, qui actionnent le réseau nerveux. L'afflux du sang dans les corps caverneux est généralement assez brusque. Quand ils sont entièrement remplis, ils deviennent durs; toute la verge s'étend et participe de cette rigidité, au point qu'on pourrait la croire maintenue par un os. L'érection s'accompagne généralement d'une ardeur et d'un attrait vers la satisfaction sensuelle dont nous parlerons tout à l'heure.

Les testicules.—Le mot testicule vient du mot latin testiculum, petit témoin; c'est que les organes ainsi désignés attestent au premier chef la virilité. Ce sont ceux auxquels on reconnaît le sexe masculin d'un bébé, ceux dont la suppression rend impossibles les fonctions viriles. Les testicules sont deux corps de forme ovale, suspendus par des ligaments ténus au-dessous de la verge et enveloppés d'une poche appelée scrotum. Les testicules sont formés d'un tube très long replié sur lui-même en une série de spirales ou de serpentins, séparés les uns des autres par des cloisons membraneuses. Ce sont des organes d'une extrême sensibilité. On les supprime dans certains pays d'Orient chez ceux dont on veut faire des ennuques, afin de les rendre incapables de procréer; on ne leur enlève pas, pour autant, le désir sexuel.

Il est à remarquer aussi que le développement testiculaire correspond à la formation de la voix et même, dans certains cas, à la croissance des poils qui naissent au moment de la puberté.

Les accidents aux testicules sont assez fréquents; leur position, extérieure au corps, les expose aux coups et aux heurts. Les cavaliers, les cyclistes, les gymnasiarques sont parfois obligés de porter des suspensoirs,

ceintures munies d'un sac, qui soulèvent les testicules et leur épargnent les chocs.

Les vésicules séminales.—Les vésicules séminales sont deux glandes ramifiées, situées dans la partie postérieure du bassin, de chaque côté de la vessie, et reliées aux testicules au moyen de deux tubes appelés cordons séminaux. Ces vésicules font, elles aussi, partie de l'appareil générateur. C'est là que s'accumule, après avoir été élaborée dans les testicules, la substance dont la réception par la femelle donnera lieu à un être nouveau.

Le sperme.—Cette substance porte le nom de sperme. C'est un liquide visqueux et blanchâtre qui, primitivement sécrété dans les testicules, séjourne quelque temps dans les vésicules et de là jaillit à l'extérieur par l'ouverture du pénis.

Les spermatozoïdes sont des cellules animées, sortes de petits animaux qui, placés dans le milieu favorable, deviennent le germe initial du foetus.

L'éjaculation.—Le sperme a ceci de particulier, c'est que son passage à travers l'urèthre provoque chez l'homme une jouissance intense. Un frottement de quelques instants, au pénis et le long de la verge, suffit d'ordinaire à provoquer cette montée du sperme et de son émission avec une certaine violence. Cela s'appelle l'éjaculation.

La procréation.—La procréation est l'acte par lequel le mâle dépose, dans les organes spéciaux de la femelle, le sperme émis par lui et par là la rend mère. C'est un acte souverainement grand, puisque c'est celui qui multiplie la vie. La Providence l'a accru d'une jouissance très vive, afin de le rendre attirant et d'assurer ainsi la reproduction des espèces. Sans le désir, sans la satisfaction sensuelle éprouvée, il est bien peu probable que l'homme et la femme se préoccuperaient de mettre au monde des enfants; l'humanité n'existerait pas. Quant aux animaux, l'instinct seul serait insuffisant à les faire procréer si, au moins à certaines périodes de l'année, ils n'éprouvaient ce désir très vif qui attire l'un vers l'autre les sexes.

Voici, pour l'homme, le mécanisme de l'acte générateur. La verge sollicitée par l'appétit sexuel, entre en érection. L'homme l'introduit dans le vagin de la femme et y dépose le sperme. L'un ou l'autre des spermatozoïdes atteint les ovules ou œufs produits par les ovaires, et se fixe sur les parois de la matrice à laquelle il se suspend. Ainsi se constitue le foetus. Peu à peu il se développe dans le sein de la femme jusqu'à ce que, la gestation terminée, il se détache et vienne au dehors. Tout contact sexuel de l'homme et de la femme, tout coït, n'aboutit pas nécessairement à la grossesse de la femme et à l'enfantement. On peut même dire que ce résultat n'est atteint que dans la minorité des cas. Du reste, une fois la gestation commencée, il est rare qu'une nouvelle grossesse puisse se produire, la matrice étant déjà occupée. Aussi les contacts postérieurs sont-ils presque tous sans effet.

La puberté.—A quel âge un homme peut-il commencer à procréer? Cet âge peut varier avec les races et les climats. En moyenne, entre 14 et 16 ans, il se produit chez l'enfant une transformation qu'on appelle la puberté. C'est l'âge où il commence véritablement à être homme. Sa voix change et s'affermit, des duvets et des poils naissent sur ses lèvres, sous ses bras, au bas ventre. Le bout des seins s'accentue et il éprouve dans tout son être physique, comme de vagues aspirations, comme une poussée de sève.

Sans doute, dès avant cette époque, il peut provoquer l'émission spermatique; mais ce n'est guère qu'à ce moment que le semen à des chances d'être fécond. Encore, à ce moment, la sécrétion séminale est-elle faible. Aussi l'usage tant soit peu fréquent des organes reproducteurs peut-il déterminer un affaiblissement préjudiciable à la santé et même à la vie.

La continence.—A en croire certaines gens, la continence n'est pas possible; c'est une restriction contre nature. La conséquence logique de cette prétention, c'est que, depuis la puberté jusqu'à l'âge normal du mariage (de 20 ou 25 ans), le jeune homme pourrait légiti-

mement se livrer à tous les excès sexuels, sous prétexte qu'il obéit à une nécessité.

Ici comme toujours, l'hygiène et la loi morale sont entièrement d'accord. Non seulement la continence est possible, mais c'est même un bien physique, une garantie de santé et de vigueur. Ce n'est pas là une théorie abstraite; c'est un fait d'expérience maintes fois établi. Soit deux jeunes gens de même force, de même santé, de même tempérament, de même disposition physique, dont l'un demeure continent, tandis que l'autre s'abandonne à toutes ses convoitises. Le premier arrivera au mariage aussi apte que possible à engendrer des enfants sains et robustes, tandis que l'autre n'apportera au mariage qu'une virilité flétrie, des goûts émoussés ou dépravés, atteint parfois de maladies redoutables, susceptibles d'abolir ou tout au moins de tarer toute sa descendance et de causer des souffrances et des humiliations indicibles à sa malheureuse femme. Nous aurons à revenir sur ce dernier sujet.

La pollution nocturne.—Du reste, ici encore, la loi physiologique concorde avec les prescriptions de la loi morale. Si, en effet, la continence s'impose, c'est que l'afflux continu du sperme n'a pas les inconvénients que certains lui prêtent. Les eût-il, d'ailleurs, que l'épanchement du trop plein s'opère automatiquement. De temps à autre, soit à la suite d'une érection prolongée et involontaire, soit et plus fréquemment pendant le sommeil, une éjaculation se produit spontanément et rejette l'excès du sperme. C'est ce qu'on nomme la pollution ou l'émission nocturne. Des jeunes gens en sont surpris, ne comprenant pas, à leur réveil, ce qui a pu se produire; il importe de leur dire que c'est là un phénomène naturel, dont ils ne sont pas responsables.

Ce phénomène ne se produit que de temps en temps, environ tous les mois chez les gens bien portants. S'ils sont plus fréquents, ce peut être le signe d'une santé défectueuse, qui nécessite l'intervention du médecin.

Bien entendu, les excitations sensuelles volontaires, les actes sexuels et les éjaculations provoqués ne per-

BIBLIOTHEQUE S.M.E. 1964 Séminaire de Québec

mettent pas à cet épanchement de se produire, ils usent non seulement la surabondance, mais la quantité normale du sperme sécrété.

La masturbation et la sodomie.—Si la continence est nécessaire à l'égard des rapports sexuels, elle doit être absolue, en toute circonstance, pour ce qui est des procédés contre nature par lesquels certains provoquent l'éjaculation. Il suffit de les mentionner, pour en montrer le caractère répugnant et dégradant. La bestialité ou attentats sur des animaux; la sodomie, qui consiste à user du rectum d'une autre personne; les attouchements avec le pénis des lèvres ou de la langue: tous ces actes sont révoltants au même degré que le plus fréquent d'entre eux, la masturbation.

La masturbation consiste à provoquer avec la main l'émission spermatique. C'est un mal répandu parmi les jeunes gens. Ils cherchent de la sorte à satisfaire leur appétit sensuel, mais n'aboutissent qu'à ruiner leur santé et à s'épuiser.

La masturbation, en effet, est plus dangereuse, à certains égards, que le rapport sexuel; elle provoque violemment, comme par force, ce que celui-ci procure tout naturellement. Il n'est pas rare, non plus, qu'elle détermine des accidents très douloureux, tels que l'irritation du pénis, des lésions du gland et du prépuce, etc. La masturbation, du reste, ne s'excuse pas, comme le coït sexuel, par l'attrait qu'exercent la personne d'une femme, surtout d'une personne aimée, et la tendance presque irrésistible vers sa possession. La masturbation est un acte lubrique, auquel même les pires animaux, livrés à leurs seuls instincts, ne s'abaissent pas.

Les prostituées.—Un autre fait qui multiplie, chez les jeunes gens, les occasions de défaillance, c'est la facilité avec laquelle ils trouvent, moyennant finances, des femmes prêtes à satisfaire tous leurs caprices sensuels. Il n'est pas de ville de quelque importance où l'on n'en rencontre en grand nombre, tantôt dans des maisons closes de prostitution ou de rendez-vous, tantôt dans les lieux publics, dans la rue ou ailleurs. Les lieux publics sont les plus dangereux; ils multiplient la tentation en

la mettant, en quelque sorte, plus à portée, et en la présentant souvent d'une façon plus insidieuse, parce qu'elle est plus inattendue. Nous aurons à dire le danger redoutable que constituent les prostituées, au point de vue sanitaire proprement dit.

Les formes de corruption.—Le mal s'insinue en des formes multiples. Il importe de les signaler, même en hygiène, ne fût-ce que pour éviter une foule de chûtes, toutes préjudiciables à la santé physique et à la santé morale. Les lectures mauvaises instruisent à faux. Au lieu de proportionner l'enseignement à l'âge et au degré de maturité des lecteurs, elles font voir les actes sensuels sous un jour attrayant. Parfois, elles les laissent sournoisement deviner, les gravant ainsi plus profondément dans la mémoire. Celle-ci, aidée de l'imagination, les représente à l'esprit sous des couleurs plus séduisantes. On peut en dire autant des images obscènes ou lascives, de certains spectacles, comme ceux que donnent la plupart des cinémas. Les enfants et les très jeunes gens devraient être systématiquement tenus à l'écart de ces endroits dangereux.

Un des moyens les plus fréquents de la propagation corruptrice, c'est la conversation avec les compagnons. Celui qui enseigne le mal à l'un quelconque de ses semblables, surtout si ce dernier est plus jeune que lui ou plus susceptible de subir une influence, celui-là est un criminel. Non seulement il est responsable des fautes que commettra sa victime, mais encore de l'affaiblissement de sa santé, de l'entraînement qu'il subira et qui le poussera de plus en plus sur la pente fatale.

Les parents, les maîtres, les supérieurs ont un grave devoir de surveillance à exercer contre ce péril. Mais chacun doit porter sa responsabilité et doit, en vivant lui-même de façon digne, veiller, dans la mesure de son influence et de ses moyens, à la dignité de la vie des autres.

Le malthusianisme.—Il faut dire un mot, en terminant, d'un des fléaux de la société moderne, le malthusianisme. Cette doctrine, qui se réclame d'un certain Malthus, prêche la stérilité volontaire, les relations sexuel-

les sans génération; elle enseigne les moyens d'obtenir ce résultat. Soit que le sperme soit émis hors des organes de la femme, soit qu'au moyen de certains produits ou de lavages spéciaux, on cherche à en neutraliser l'effet, l'acte par lequel on entrave volontairement le cours normal de la génération est toujours un crime. Quel que soit le prétexte qu'on lui trouve, les excuses qu'on invoque pour le faire accepter, c'est, à tout prendre, la suppression d'une vie qui commence. C'est donc un infanticide aussi coupable que la suppression même de l'enfant. Il devrait, si c'était possible, être réprimé par la loi avec une égale sévérité.

DEUXIEME CAUSERIE

La femme et la génération

Ce qu'une jeune fille doit connaître.—Beaucoup de jeunes filles sont instruites des choses du sexe par des lectures clandestines, des conversations, des spectacles ou par des propos imprudemment tenus devant elles dans la famille, dans un bureau ou ailleurs. D'autres promènent partout une curiosité inquiète et, ayant ramassé avidement des lambeaux d'informations, les amplifient par leur imagination et s'en composent une connaissance souvent fausse, toujours incomplète et viciée. D'autres enfin affrontent, ignorantes et inexpérimentées, légères et affolées de plaisir ou perverses précocement, des dangers d'autant plus redoutables que leurs apparences sont plus attirantes ou plus inoffensives. Elles ne sont vraiment au fait de la vérité que lorsqu'un malheur irréparable a brisé leur vie. Tous ces modes d'informations sont mauvais; tous aboutissent à des résultats lamentables. Si la jeune fille le peut, elle doit, jusqu'aux approches du mariage, demeurer auprès de sa mère; celle-ci l'instruira peu à peu de ce qu'elle soit savoir, ce qui est la meilleure méthode. Il est nécessaire tout au moins qu'elle soit informée des questions relatives à la génération, assez à temps pour connaître les dangers auxquels elle est exposée. Dans cette causerie, nous nous efforcerons de procurer les notions essentielles sur la physiologie féminine, le mariage et la génération. Nous réservons pour un prochain entretien la grave question des maladies vénériennes.

Le rôle de ***la*** *femme.*—Lorsqu'on étudie les qualités soit physiques, soit morales de la femme, on est frappé d'un fait; c'est que toutes les puissances de son être sont orientées vers la maternité. Les tissus, même chez les femmes livrées aux travaux pénibles, sont toujours sou-

ples et élastiques: ceux du bassin et de la région infraabdominale sont susceptibles d'une extension remarquable. L'appareil musculaire, l'appareil nerveux et l'appareil circulatoire sont constitués de façon à faire des organes génitaux le centre de tout l'organisme. On sent qu'il y a là un merveilleux foyer de vie, lequel, à certaines périodes, absorbe toutes les activités de l'être.

Du point de vue moral, la femme est capable de toutes les abnégations et de tous les sacrifices, lorsque son amour maternel le demande. Cet amour est devenu le type de l'amour idéal, inspirateur des plus grands sacrifices. S'il existe de mauvaises mères c'est l'infime minorité.

D'autre part, instinctivement, la femme enceinte ou la jeune mère se consacre tout entière à l'enfant qu'elle porte ou qu'elle a mis au monde. De même, il suffit d'observer une jeune fille, une fillette prenant ou tenant un bébé, pour se rendre compte qu'elle est mue par l'instinct maternel.

La gestation.—La mise au monde et l'allaitement sont les fonctions essentielles en vue desquelles la femme est créée. D'aucuns prétendent que soutenir cette opinion, c'est ravaler la dignité de la femme. Au contraire, c'est là une vérité d'ordre scientifique, d'ordre moral et d'ordre social. Loin d'ailleurs d'amoindrir la femme, elle l'ennoblit et l'exalte.

Du point de vue de l'hygiène, la conclusion qui s'impose est celle-ci: la génération et la maternité étant le rôle propre de la femme, celle-ci doit écarter de sa vie, surtout de sa vie sexuelle, tout ce qui peut nuire à cette destinée maternelle ou en altérer la pureté et la dignité. Toute jeune fille sérieuse gagnera donc à connaître les moyens de s'assurer cette protection.

Les organes féminins.—L'appareil génital de la femme est beaucoup plus compliqué que celui de l'homme. De plus, au lieu d'être extérieur au corps, comme chez ce dernier, il est tout entier enfermé dans la cavité du bassin; rien n'en apparaît à l'extérieur. Il se compose de trois organes principaux: le vagin, la matrice et les ovaires.

Le vagin.—Le vagin est un conduit assez large qui, situé à la partie inférieure du ventre, se prolonge jusqu'à la vulve qui en est l'orifice inférieur. Un conduit, qui en occupe la partie supérieure, sert à l'épanchement urinaire et va rejoindre la vessie. Par l'orifice extérieur la semence masculine est déposée dans le sein de la femme; par là aussi, l'enfant, fruit de cette semence, est mis au monde. L'intérieur du vagin est tapissé d'une multitude de petites glandes, qui sécrètent un liquide destiné à en humecter les parois. Son tissu est élastique et susceptible d'une grande extension.

La membrane hymen.—L'orifice inférieur du vagin formé par la vulve est en partie fermée par une membrane appelée hymen. Cette membrane n'existe que chez la femme vierge; car le contact avec l'homme la déchire en causant une légère douleur et une effusion de sang. Longtemps on a considéré cette membrane comme le signe absolu de la virginité ou de la non-virginité. Les jeunes filles, chez qui on constatait le déchirement de cette membrane, ont été, à certaines époques, brûlées comme sorcières. Même s'il était prouvé qu'elles n'avaient eu de rapport avec aucun homme, on les accusait de s'être livrées au démon. Il est reconnu aujourd'hui que la membrane hymen, signe certain de la virginité lorsqu'elle existe, peut, rarement et sous l'influence de certains accidents, se déchirer et disparaître. Seulement l'homme qui, au moment de son mariage, constate chez son épouse l'absence de cette membrane, éprouve de légitimes soupçons sur sa virginité et sa vie antérieure.

La matrice.—La matrice ou utérus est plus particulièrement l'organe maternel. Indépendante du vagin, elle s'amorce à son extrémité supérieure. Plus que tout autre organe, elle est susceptible d'une extension considérable. Nous verrons tout à l'heure comment elle affecte la grosseur normale et la forme d'une poire.

Par suite de sa fonction, elle jouit d'une certaine mobilité, mais elle est exposée à divers accidents, très rares chez la jeune fille, plus fréquente chez la femme mariée. Ouverte à sa partie inférieure elle est terminée par une sorte de goulot, appelé col de la matrice.

Les ovaires.—De chaque côté de la matrice, à quelque distance, sont situés les ovaires. Leur rôle très important, est de développer les cellules fécondes. Les ovaires sont reliés à la matrice par les trompes de Fallope, sorte de conduits par lesquels s'amène l'œuf au temps des menstrues. Ils sont indispensables à la génération; leur suppression, opérée pour une raison médicale ou autre, entraîne la stérilité absolue de la femme. Ils sont extrêmement sensibles; la moindre infection qui les atteint est très douloureuse et peut engendrer de très graves conséquences.

Les menstrues.—En raison même de l'importance de l'appareil génital de la femme et de sa délicatesse, il importe qu'il soit tout ensemble richement alimenté et débarrassé de toutes les scories et de tous les déchets. Ce double travail s'accomplit de lui-même. Les vaisseaux sanguins y aboutissent en abondance, y faisant affluer le sang et la richesse vitale. Les tissus s'y renouvellent avec une telle activité que la circulation normale est insuffisante à éliminer tous les résidus cellulaires. C'est pourquoi, aussitôt que les organes de la jeune fille sont aptes à remplir leur fonction, une décharge sanguine s'opère normalement par la matrice et le vagin, où sont entraînés tous les déchets organiques. Il a lieu tous les 26 ou 28 jours environ, dans les conditions normales, et dure de deux à cinq ou six jours.

Dès la puberté (12 à 14 ans), ces écoulements, appelés menstrues ou règles, commencent. Il est bon que dès lors la mère de famille éclaire sa fille sur ce phénomène naturel. Celle-ci ne doit ni s'effrayer ni s'étonner, mais conclure seulement qu'elle est devenue femme. Une petite ouverture, ménagée au centre de la membrane hymen, permet cet écoulement sanguin. S'il y a imperforation de cette membrane, il faut appeler le médecin.

La conception.—La conception est l'acte initial de la vie d'un être nouveau. La femme qui conçoit reçoit en elle la cellule féconde. Celle-ci, désormais, participera de sa vie et trouvera en elle tous ses éléments d'existence et de développement. Elle ıt se produire, soit

presque immédiatement après le contact de l'homme, soit dans les deux ou trois jours qui suivent. La femme, quelquefois, croit avoir conscience de cet instant. D'ordinaire, cette conscience est trop confuse pour qu'il lui soit possible de savoir nettement si elle est ou n'est pas sur le point de devenir mère.

La jouissance.—On a cru, et l'on croit encore, par erreur, au rôle actif de la femme dans la génération. Jusqu'à la conception, son rôle est purement passif. Le semen féminin n'est nullement indispensable à l'acte générateur. L'expression même de semen féminin est impropre; car le plaisir qu'éprouve la femme durant l'acte conjugal est destiné seulement par la Providence à lui rendre cet acte attrayant. La sécrétion qu'émettent à ce moment deux glandes situées de chaque côté, près de l'entrée du vagin, ne contient pas de spermatozoïdes comme le semen viril. Mêlée ou non à ce dernier, elle ne possède aucune vertu génératrice. Bien souvent une femme conçoit après l'acte conjugal, sans avoir éprouvé aucune satisfaction ni émis aucune sécrétion. En revanche, il lui arrive parfois d'être tellement secouée dans son être tout entier, par cet acte, que même les secousses des seins peuvent manifester le plaisir qu'elle éprouve.

La grossesse.—Lorsque la femme a conçu, c'est qu'un ou plusieurs des spermatozoïdes contenus dans le semen humain a atteint l'œuf ou les œufs élaborés par l'ovaire. Il est à remarquer que cela ne se produit pas à chaque contact, loin de là. La cellule vivante se développe dans la matrice. Elle est là dans le milieu qui convient à son véritable développement. On dit alors que la femme est enceinte. La masse, encore informe, de chair qui deviendra l'enfant se nomme le foetus.

Peu à peu le foetus, en augmentant de volume, remplit la matrice. Des nausées, des vertiges et divers accidents, sont, chez la femme, symptômatiques de cet état. Puis elle s'alourdit, le buste se développe, les seins se gonflent, le ventre surtout prend de l'ampleur. En même temps, les règles cessent et servent à l'alimentation du foetus. C'est la période de gestation ou de gros-

sesse, qui dure 9 mois environ. La femme a besoin, durant ce temps, de soins tout particuliers, qui feront l'objet d'une autre causerie.

L'accouchement.—Sauf le cas où le foetus se détache trop vite et où, une fois rejeté, il n'a même pas forme humaine, la gestation aboutit à l'accouchement, à la sortie de l'enfant par le col de la matrice et le vagin. Cette opération, généralement très délicate, est presque toujours très douloureuse. L'enfant normalement placé, est suspendu la tête en bas, replié sur lui-même et enveloppé d'une poche membraneuse. Il est relié aux organes maternels par un mince tube, appelé cordon ombilical, rattaché au nombril. Ce cordon sert à l'alimenter d'air et de substance. On le coupe à quelques lignes du corps et on débarrasse l'enfant du placenta et des membranes qui l'enveloppement. Il est désormais vivant dans le monde. Si, au lieu d'une cellule fécondée, 2 ou 3 ont adhéré au fond de la matrice, il peut y avoir deux ou trois jumeaux qui viennent au jour successivement dans le même accouchement.

L'allaitement.—La première et la plus naturelle nourriture du nouveau-né, c'est le lait maternel. La femme, dont les seins sont remplis de lait par les glandes lactiques, a besoin de le donner. A le faire elle éprouve, en même temps qu'un soulagement, une véritable satisfaction physique. La femme qui ne nourrit pas s'expose à divers inconvénients, comme la fièvre de lait, des abcès, etc. Elle expose aussi son enfant à des maladies que lui épargne l'allaitement maternel.

Au sujet des seins, comme ils sont assez fréquemment le siège de diverses accumulations suppuratives, de tumeurs et même de cancers, il importe d'y veiller avec soin. La jeune fille ne doit pas absorber, sous prétexte de les développer et de les affermir, des produits et des drogues annoncés à grand renfort de réclame, mais souvent très dangereux. Les seins tombent après chaque maternité et chaque allaitement; nul n'y peut rien. Malgré le ridicule de ce procédé, il est moins malsain d'employer les soutiens artificiels, comme le corsage, que d'user de produits destinés à les développer.

Les pertes.—Outre les règles, la jeune fille et surtout la femme, sont sujettes souvent à ces pertes de diverse nature: pertes blanches, généralement signe de faiblesse, pertes jaunes ou vertes, qui peuvent avoir une autre origine. Pour les unes comme pour les autres, il est bon de recourir à un médecin et de ne rien faire sans son conseil.

Ce que l'on peut toujours et ce que l'on doit faire, c'est de tenir l'appareil génital dans la plus grande propreté. Les injections internes, salutaires pour les femmes mariées, ne sont pas souvent indiquées pour les jeunes filles; plus ordinairement, un bon lavage à l'éponge peut suffire à celles-ci.

Le retour de l'âge.—.—Vers 45 ou 50 ans, avant parfois, la femme cesse d'être apte à la génération.

Chez la femme, la maturité est plus précoce et la vieillesse plus rapide que chez l'homme. Le retour de l'âge, c'est le nom qu'on donne vulgairement à ce changement, se manifeste par la cessation des menstrues. Il s'accompagne fréquemment de troubles généraux, dont les suites, pouvant être très graves, doivent être surveillées avec le plus grand soin. Une fois les menstrues définitivement arrêtées, la femme ne conçoit plus. Le contact avec l'homme est possible, mais elle est stérile définitivement.

Les actes contre nature.—Les actes destinés à provoquer la jouissance sensuelle autrement que par le contact sexuel sont heureusement moins fréquents chez la femme que chez l'homme, chez la jeune fille que chez le jeune homme. Il ne faudrait pas en conclure qu'ils n'existent pas. Chez certaines femmes, la dépravation est telle qu'elles peuvent difficilement s'abstenir de rechercher ces satisfactions d'ordre inférieur. Les jeunes filles s'exposent tout au moins à déchirer la membrane hymen, qui garantit leur virginité, et à d'autres désordres physiologiques, qui peuvent en résulter.

Chez la femme, d'ailleurs, la recherche de ce plaisir plutôt dégradant n'a pas, comme l'homme, le semblant d'excuse que fournit l'ardeur physique, violente et brutale, que quelques-uns qualifient du nom de besoin. La

femme, pour demeurer chaste et continente, a généralement besoin d'une énergie moindre que celle qui est nécessaire à l'homme pour atteindre le même but.

La prostitution.—La prostitution est la commercialisation des charmes de la femme et de l'aptitude qu'ont ses organes génitaux à donner à l'homme la satisfaction de ses désirs sensuels. La prostitution est presque aussi ancienne que l'humanité. Il est peu probable qu'on parvienne à la supprimer entièrement, malgré les efforts que l'on fait pour faire disparaître cette plaie sociale. Nous dirons l'influence de ce mal dans la propagation des maladies vénériennes. Disons aujourd'hui à quel point il ravale la dignité de la femme; elle trafique de ce qu'elle a de plus intime, de plus sacré, de sa puissance maternelle! En toute vérité, pas une femme digne de ce nom ne consentirait, de sang froid, à se livrer ainsi au premier venu, sans amour, souvent sans aucun attrait autre que celui du gain. Si beaucoup le font, c'est qu'elles ont été séduites, trompées, et que, livrées à elles-mêmes, elles n'ont pas la force de se relever après une première chûte, fruit de l'ignorance, de la légèreté, d'une curiosité malsaine. Sans énergie et sans ressort, découragées et dégoûtées, elles se jettent, pour vivre ou pour oublier, dans le seul métier qui leur soit immédiatement accessible. Même physiquement, elles sont vouées aux pires déchéances. Cette histoire, avec quelques variantes, est celle de 99 p. c. des prostituées. L'hygiéniste doit unir sa voix à celle du moraliste, du prêtre et de tous les gens prudents et sensés, pour signaler aux jeunes filles les périls dont leur route est semée.

Ces périls sont nombreux. Les jeunes filles doivent se rappeler qu'elles ne sont pas seules en jeu et que, même sans le vouloir, elles sont un danger pour d'autres.

Que de fois on entend les jeunes filles prononcer des paroles comme celles-ci, en réponse aux observations des gens prudents qui leur conseillent la réserve: "Oh! moi, je ne vois aucun mal à danser, même telle et telle danse plus ou moins lascive, à sortir seule avec un jeune homme, à l'accompagner seule au restaurant, au théâtre, dans l'obscurité, en automobile, à lui laisser prendre

telle et telle privauté"! Sans doute elles peuvent être de bonne foi; encore, pourrait-on leur demander pourquoi ce large décolletage, cette recherche du tête à tête ou ces danses aux postures spéciales? N'est-ce pas pour provoquer des regards ou des émotions plus ou moins avouables? Et puis, même en supposant que ces provocations soient parfaitement innocentes de la part de la jeune fille, elles constituent, qu'elle le veuille ou non, une tentation pour son partenaire. La jeune fille a bien souvent une lourde part de responsabilité dans les catastrophes morales. On n'en mesure la véritable étendue que lorsqu'il est trop tard pour en éviter ou même en atténuer les conséquences.

Le malthusianisme.—Il convient enfin de signaler au moins, même à des jeunes filles, les doctrines infâmes qui prêchent la suppression des enfants soit avant soit après la conception. Toute femme qui recourt à de pareils procédés commet une lâcheté et un crime monstrueux. Outre le meurtre qu'elle commet, elle se rend coupable d'une profanation de sa puissance maternelle. Les ménages sans enfants sont un des maux les plus effroyables dont souffre aujourd'hui la société. La femme volontairement stérile non seulement est hors de sa voie, manque à son devoir et se prépare une vieillesse désolée; mais, même physiquement, elle s'expose, pour des raisons bien futiles, à des maux nombreux, aussi pénibles que le fardeau auquel elle cherche à se soustraire.

TROISIEME CAUSERIE

Les maladies vénériennes

Les maladies dites vénériennes.—On appelle vénériennes (de Vénus, déesse de l'amour) des maladies qui dans la majorité des cas, proviennent du contact sexuel. Elles constituent, avec la tuberculose et la mortalité infantile, l'un des plus graves problèmes qu'aient à affronter la médecine et la science modernes. Elles sont au nombre de quatre: le chancre mou, la balanite gangréneuse, la gonorrhée et la syphilis. Des deux premières nous parlerons peu, pour pouvoir entrer dans plus de détails au sujet des deux dernières. La note infamante qui, dans l'esprit public, s'attache à ces maladies n'est pas très juste; assez souvent les victimes de ces maux ne sont aucunement coupables. Qu'elles le soient ou non, jamais elles ne devraient hésiter à se présenter au médecin, aussitôt que le moindre indice leur permet de soupçonner la présence d'une des infections mentionnées. Ainsi elles épargneraient à elles-mêmes, aux leurs, à la société tout entière, des maux et des dépenses incalculables.

Le chancre mou.—Le chancre mou est une affection superficielle, plus ou moins étendue. Il n'est contagieux en général que par contact sexuel et se guérit, s'il est pris à temps, avec une facilité relative. On l'appelle aussi chancroïde ou chancrelle. Il ne faut pas le négliger, ni surtout omettre de le faire examiner; facilement il peut être confondu avec le chancre dur ou induré, lequel est beaucoup plus grave, parcequ'il est le début de la syphilis.

La balanite gangréneuse.—La balanite simple est une irritation du gland et du prépuce. Elle vient de l'accumulation de sécrétions diverses dans les replis des tissus. On l'évite généralement par une grande propreté. L'un des buts de la circoncision prescrite

aux Hébreux était, semble-t-il, de prévenir des accidents de ce genre.

Lorsque certaines infections, dues ordinairement au contact sexuel, atteignent ces parties de l'organe viril, elles peuvent devenir la balanite gangréneuse. Dans les cas aigus, celle-ci peut, en très peu de temps, causer d'atroces ravages. On l'évite assez facilement par des lavages antiseptiques.

La blennorrhagie ou gonorrhée.—La gonorrhée ne doit jamais être négligée ni traitée avec insouciance ni considérée légèrement, ni disimulée (A) Elle est très contagieuse. (B) Bien qu'elle soit curable, elle a des reprises et des retours si brusques que sa guérison n'est jamais bien certaine. (C) Elle a des conséquences néfastes. Elle rend l'homme stérile et l'expose à des inflammations de l'appareil urinaire, à des rhumatismes articulaires. Elle peut priver l'enfant de la vue ou l'affecter de diverses maladies, dont plusieurs mortelles. Chez la femme, elle ravage les organes génitaux quand elle ne lui donne pas la mort. La gonorrhée n'est donc pas ce simple accident dont, parmi les viveurs, il est bon ton de sourire en la comparant, pour la gravité, à un rhume quelconque.

La blennorrhagie chez l'homme.—Lorsqu'il s'agit de l'homme, le nom de blennorrhée est généralement réservé à l'état chronique du mal. La période aigue s'appelle blennorrhagie ou gonorrhée, vulgairement "chaude pisse". Elle se caractérise, d'ordinaire et au début, par une irritation du canal intérieur de l'urèthre, avec décharge de matières purulentes en abondance. Cette irritation, qui dure de une à 3 semaines, s'accompagne de vives douleurs durant la miction (action d'uriner) et l'érection.

A la période aigue succède très souvent une période chronique. C'est, pour la contagion, la plus redoutable. La douleur, en effet, a disparu, l'écoulement a cessé ou bien se manifeste incolore. Cette sécrétion suinte constamment, mais un afflux urinaire suffit à l'éliminer. Elle apparaît surtout le matin à l'orifice de l'urèthre, d'où le nom de goutte matinale qu'elle porte. D'autre

part, les désirs sexuels, qui ont cessé durant la période douloureuse, reprennent et le malade peut se croire guéri, alors qu'il est encore pour longtemps un foyer virulent d'infection.

C'est une erreur trop commune de croire qu'il suffit, pour être entièrement délivré d'une blennorrhagie, de faire cesser l'écoulement. Les germes du mal subsistent. Très souvent, inoffensifs pour celui qui les porte, ils reprennent toute leur activité dans un milieu nouveau, sur une personne non encore infectée. Ces germes sont extrêmement tenaces et cette période latente peut durer des mois, parfois des années.

La gonorrhée féminine.—Chez la femme, dont l'appareil sexuel est beaucoup plus compliqué et tout à l'intérieur, la gonorrhée produit des effets bizarres. Parfois elle se manifeste, au début, par un écoulement analogue à celui de l'homme; mais il est moins douloureux, car les voies urinaires sont moins affectées. Plus souvent le mal s'attaque au vagin et à la matrice, dont le col et parfois l'intérieur sont infectés, et aux ovaires. Dans ce cas, les ovaires, les tubes ovariens, la matrice sont sujets à des irritations violentes (métrites, salpingites, etc.) accompagnées de pertes, d'hémorragies, d'irrégularités des menstrues et d'accidents divers, capables parfois d'entraîner la mort.

Relativement curable chez l'homme, si traitée dès le début, la gonorrhée, chez la femme, est plus subtile et plus insidieuse. Les spécialistes les plus expérimentés hésitent toujours à se prononcer sur la guérison. La période occulte ou latente est coupée de récurrences plu fréquentes, et le danger d'infection par contact sexues subsiste beaucoup plus longtemps.

La gonorrhée et la maternité.—Les effets de la gonorrhée sur la maternité sont effroyables. Si la femme est infectée avant la conception, les ovaires et les tubes ovariens peuvent être tuméfiés. En ce cas, ils refusent le passage à la cellule féconde qui ne peut atteindre la matrice et demeure stérile. Elle peut parfois s'établir dans le tube même. Elle détermine la grossesse tubaire ou

extra utérine, à laquelle la mère survit rarement, sans avoir même la consolation d'enfanter.

Au cas où l'infection est postérieure à la fécondation, le mal reste confiné au vagin et au col de la matrice. S'il n'incommode pas la mère, il peut passer inaperçu et constituer un danger très grave. Aussitôt après l'accouchement, les tissus complètement à vif de l'utérus et de ses annexes sont envahis, la fièvre puerpérale se déclare et, en quelques jours ou quelques heures, peut emporter la mère. Si celle-ci survit, elle n'est plus qu'une lamentable épave où le couteau du chirurgien n'aura même pas laissé de quoi lui permettre de sentir qu'elle est une femme.

La gonorrhée et l'enfant.—Il va sans dire que dans de pareilles conditions, le nouveau-né portera, lui aussi, le stigmate du mal qui a vicié sa venue au monde. Parmi les tares qui peuvent l'affliger, la plus affreuse est celle, très fréquente, de la cécité gonorrhéenne. Elle résulte de l'infection subie au passage dans le col de la matrice et le vagin. Durant ce passage la cornée de l'œil est atteinte par les germes, qui la détruisent. On peut remédier à ce mal par l'injection dans l'œil, aussitôt après la naissance, d'une solution de nitrate d'argent. Cette pratique est obligatoire pour tous les nouveaux-nés en France et dans plusieurs Etats américains. On peut obtenir, de tous les services d'hygiène, les informations et les produits nécessaires pour l'appliquer; 30 à 40 pour cent des cas de cécité originelle sont ainsi éliminés.

La gonorrhée contagieuse.—La gonorrhé est très contagieuse. Mais, pour qu'il y ait contagion, il faut le contact de deux surfaces et l'humidité. Là où l'humidité est absente, le germe ne peut susbsister. Il n'y a donc pas lieu de redouter la contagion des objets touchés par un malade, des lieux d'aisance, bain, etc., à moins qu'il ne s'agisse de linges ou d'objets fraîchement souillés. En revanche, tout contact intime des organes sexuels, même si l'acte conjugal n'est pas consommé, est presque fatalement contagieux. Il faut également être très vigilant pour ses yeux et leur interdire tout attouchement de mains ou d'objets souillés.

La vulvo-vaginite infantile.—Le danger de contagion, néanmoins, est très grand pour les enfants. Surtout chez les fillettes, les organes sont une proie facile à la maladie. Elles peuvent la contracter dans un lit souillé, par des linges, des attouchements, des contacts indirects. Ce mal est extrêmement long et difficile à guérir. Il y faut des années, sans certitude de succès. Puis, la nécessité d'isoler les enfants malades, pour préserv .r les autres de la contagion, entrave presque complètement leur éducation.

Les suites de la gonorrhée.—La gonorrhée ne peut être considérée comme une matière à plaisanter, une chose négligeable. Cette maladie, chez l'homme, si elle atteint un ou deux testicules (orchite simple ou double), y détruit les spermatozoaires et provoque la stérilité partielle ou totale. Elle exerce, chez la mère et chez l'enfant, des ravages dont nous n'avons donné qu'une faible description. Une maladie de ce genre non seulement n'est pas négligeable, mais mérite qu'on y porte la plus grande attention. C'est, en plus d'un mal personnel, un mal social. Aussi l'homme qui, sciemment, approche une femme alors qu'il se sait infecté est un malfaiteur et un criminel; de même, la femme qui, infectée, se livre à un homme est inexcusable.

Le gonocoque.—C'est le nom du microbe de la gonorrhée. Il est extrêmement petit; au microscope, il a la forme d'un grain de café. Au bout d'un certain temps, les gonocoques envahissent les globules blancs du sang, où ils se logent deux par deux. De cette dualité vient la difficulté de les détruire à coup sûr et définitivement.

Ils peuvent demeurer très longtemps inactifs, puis, tout à coup,reprendre leur vigueur et leur énergie destructives. C'est le cas chez certaines femmes, chez les prostituées notamment, qui, infectées, propagent l'infection sans s'en rendre compte elles-mêmes. Le seul recours que l'on ait, dans la lutte contre les gonocoques, c'est que très souvent ils périssent d'eux-mêmes et que la maladie disparaît avec eux. Le savant qui découvrira le

sérum destructeur du gonocoque aura rendu à l'humanité un service immense.

Diagnostic de la gonorrhée.—Le diagnostic de la gonorrhée, surtout de la gonorrhée masculine, est très facile durant la période aigue. Durant la période latente, il n'existe qu'un moyen certain de dépister la maladie ou d'en prouver la cessation. c'est d'examiner au microscope les sécrétions de l'urèthre et de la prostate, glande de l'appareil urinaire voisine de la vessie, et d'y constater l'absence de gonocoques. Cette épreuve répétée deux ou trois fois avec un résultat négatif, est le seul critère auquel on puisse s'en rapporter pour affirmer qu'une gonorrhée est guérie.

Traitement de la gonorrhée.—Le traitement de la gonorrhée n'est pas encore établi par la médecine de façon certaine. La plupart des produits préconisés se bornent à supprimer les douleurs de la miction et à arrêter l'écoulement purulent.

Les meilleurs ont pour effet de préparer un terrain défavorable aux gonocoques plutôt que de les détruire. Le meilleur traitement est le régime. Généralement on prescrit, en pareil cas, repos, abstention de la marche, eau en quantité, abstention d'alcool, d'épices, d'excitants, de toute excitation sensuelle, sexuelle ou autre, surtout consultation d'un médecin expérimenté et obéissance entière à ses prescriptions.

Prévention.—Le meilleur moyen d'éviter la gonorrhée est de ne pas s'exposer à la contracter. On s'en prémunit non pas en employant des préservatifs plus ou moins efficaces, mais en observant la continence, surtout en évitant les prostituées. La gonorrhée n'étant pas héréditaire, il n'y a guère d'autre moyen de la contracter que le contact sexuel. On peut donc, si on le veut vraiment, s'en préserver de façon sûre.

Diffusion de la gonorrhée.—La gonorrhée est, après la rougeole, la maladie contagieuse la plus répandue. On peut affirmer que près de 50 p. c. des hommes ont ou ont eu la gonorrhée. Chez les femmes, la proportion est bien moindre, sauf chez les prostituées, qui sont à peu près toutes atteintes (environ 92%).

La syphilis.—La syphilis est probablement la plus redoutable des maladies qui affligent l'humanité. La tuberculose, que l'on a appelée la peste blanche, exerce des ravages énormes. Pourtant elle n'est rien comparée à la syphilis. Celle-ci, moins apparente au début, mine sourdement les sources vitales, se transmet avec la vie d'une génération à l'autre, se communique avec une extrême facilité et peut revêtir toutes les formes de maladie et d'affection physique existante. Elle peut être considérée comme un terrible fléau, contre lequel s'imposent la lutte sans merci et aussi la plus grande vigilance.

L'évolution de la syphilis.—On distingue dans la syphilis trois périodes nettement distinctes: la période initiale, ou période du chancre et du bubon; la période secondaire, ou période éruptive et diffusive; la période tertiaire, ou tardive. Il importe, étant donné l'importance de cette évolution, de les examiner brièvement.

Période initiale.—Trois ou quatre jours après l'infection, parfois davantage, une tumeur chancroïdale apparaît. Généralement elle se pose sur une des muqueuses de l'appareil génital; parfois sur les lèvres, dans la bouche ou la gorge, si le mal a été contracté par là; parfois sur une autre partie du corps.

C'est le chancre syphilitique. Il ne faut pas perdre de vue pourtant que n'importe quel bouton, érosion ou éruption, peut être le début d'une infection syphilitique. Il ne faut donc pas chercher à se rassurer par l'apparence extérieure du chancre. Si l'on s'est exposé à l'infection, il ne faut pas tarder à consulter un médecin compétent et à lui demander un examen microscopique et l'épreuve du sang.

Dans ces circonstances, tout retard peut être gravement préjudiciable. Les germes syphilitiques (spirocheta pallida, de leur nom scientifique) demeurent quelque temps, de quelques heures à plusieurs jours, à l'endroit de l'infection; on peut alors les détruire facilement et préserver l'organisme tout entier. Jamais il ne faut soigner soi-même, avec un antiseptique ou un produit quel qu'il soit, ces éruptions suspectes. Tout ce que l'on gagne, c'est que les microbes envahisseurs quittent

la surface et s'enfoncent plus avant dans les tissus; on ne fait donc qu'aggraver le mal et on compromet, peut-être pour toujours, la santé du malade. Cette première période est la plus favorable à une guérison prompte et définitive.

Période secondaire.—Au bout de quelques jours, les microbes accumulées dans le chancre se multiplient. Quittant le groupe où ils sont entassés, ils se répandent dans le sang et se dispersent par millions dans le corps tout entier. Dès lors l'infection est générale et beaucoup plus difficile à guérir. Très souvent apparaissent dans la bouche, dans le gosier, dans l'appareil génital des plaques blanchâtres, qui sont des colonies de spirochètes et des foyers d'infection. C'est la période la plus contagieuse. Parfois aussi le mal se manifeste en forme d'éruptions, purulentes ou non, qui couvrent le visage, le cuir chevelu, les mains ou toute autre partie du corps. Ces éruptions ne sont généralement pas contagieuses ce qui n'empêche pas le malade lui-même de le demeurer. Durant cette période secondaire, les manifestations que nous venons de décrire n'apparaissent pas constamment; mais elle peut durer quelques jours ou des années,—on l'a vu durer jusqu'à 50 et 60 ans. La cure y est encore possible, mais elle est longue et minutieuse et demande plusieurs années de traitement.

Troisième période.—Enfin le nombre des microbes diminue considérablement; la plupart meurent. Mais ceux qui restent déterminent la période tertiaire, en s'attaquant aux centres nerveux et à la moelle épinière. C'est alors que l'on constate des accidents très graves, tels que la sclérose ou durcissement des vaisseaux sanguins, l'ataxie locomotrice, la parésie ou paralysie cérébrale accompagnée de crétinisme, de troubles graves du cœur, etc.... Durant cette période, la guérison est plus que douteuse; on peut cependant atténuer les effets du mal et faire durer le malade sans qu'il les ressente trop gravement.

La syphilis contagieuse et héréditaire.—La syphilis ne se contracte pas seulement par le contact sexuel, mais par un attouchement quelconque de surface humides,

par un baiser, par une caresse illicite et trop intime, par l'usage de verres, de couverts, de linges ayant servi à des syphilitiques, par l'allaitement; la nourrice peut infecter le nourrison, le nourrison la nourrice. Enfin elle est héréditaire. Il est bien souvent des cas où les victimes de ce mal sont parfaitement innocentes. L'on peut évaluer à 15 ou 18 p. c. la proportion de ceux ou de celles qui n'ont rien à se reprocher. C'est le cas des époux qui usent sans défiance du mariage. Ils sont infectés à leur insu, parfois même à l'insu du conjoint qui les infecte.

L'enfant qui nait syphilitique, quand il vit en venant au monde, ce qui est assez rare,est voué, si l'on ne peut l'isoler tout de suite et lui donner des soins spéciaux, à la déchéance physique et à la stérilité précoce, quand ce n'est pas à des misères pires. Il arrive même, dans certains cas, que la mère n'a pas été infectée et qu'elle subit l'infection en mettant au monde un enfant syphilitique ou, plus tard, en l'allaitant.

Parfois aussi l'enfant du syphilitique nait sain. Mais comme dans d'autres hérédités, le mal apparaît à la seconde génération.

Diffusion de la syphilis.—On peut affirmer, en prenant une moyenne des statistiques dressées dans différents pays, que le nombre total des hommes atteints de syphilis est d'environ 18 à 25 p. c. Encore ce chiffre est-il certainement au dessous de la réalité, étant donné le soin avec lequel beaucoup dissimulent leur mal. Pour les femmes, la proportion est moindre, sauf chez les prostituées où elle atteint 50 à 55 p. c.

Un fait remarquable, c'est que la diffusion de la syphilis est en raison inverse du développement des services hygiéniques. Dans certaines parties des Etats-Unis, le pourcentage des syphilitiques au chiffre total de la population, ne dépasse guère 8 à 9 p. c., parfois même il n'atteint pas cette proportion. Au contraire, dans des provinces russes, 90 à 96 p. c. de la population sont syphilitiques.

Ces faits, joints à ce que nous avons dit du caractère contagieux de la maladie, de sa durée, de sa transmission

héréditaire sont de nature à faire réfléchir ceux qui, de gaîté de cœur, s'exposent à la contracter et à la répandre ensuite ailleurs.

Le diagnostic de la syphilis.—Le diagnostic de la syphilis ne s'obtient pas à première vue. Les spécialistes les plus expérimentés hésiteront à se prononcer après un examen superficiel. Les spirochètes, extrêmement petits, sont difficiles à discerner même à l'ultra-microscope; à plus forte raison ne doit-on pas prétendre diagnostiquer les multiples formes de ce mal subtil. Seul l'examen microscopique plusieurs fois répété, l'épreuve du sang (réaction de Wasserman), renouvelée périodiquement et consciencieusement, et l'examen du liquide céphalo-rachidien permettent de constater à coup sûr la présence de la syphilis chez un malade ou d'affirmer sans risque d'erreur que ce malade est guéri. On ne saurait trop insister sur ces faits et sur l'absolue nécessité de cet examen approfondi. Un malade qui s'y dérobe ou néglige de le demander, un médecin qui ne sait pas ou ne veut pas le faire, assument des responsabilités écrasantes. Il serait même à souhaiter que des mesures législatives imposent cet examen à tous les suspects. De toute façon, quiconque a des raisons de se croire atteint doit en conscience s'y soumettre et ne pas chercher à s'aveugler volontairement sur son mal.

Le traitement de la syphilis.—La syphilis, quoiqu'on en dise, est certainement curable, tout au moins dans les deux premières périodes que nous avons décrites. Il existe, pour cela, deux procédés: le mercure, que l'on peut administrer par la bouche ou par absorption cutanée; la préparation arseno benzol ou arsphénamine, dite 606, parcequ'il a fallu ce nombre d'expériences pour trouver la formule actuelle. Mais ces remèdes, dont le second a l'immense avantage de supprimer la contagion, ne doivent jamais être administrés que par un médecin compétent ou sur ses indications. Ce qu'il faut retenir aussi, c'est que le temps est, en ces matières, d'une valeur inestimable. Tout retard dans l'application du traitement est cause soit d'une aggravation du mal, soit de dangers courus par des milliers d'innocents. Ce trai-

tement est très long; si aucun symptôme extérieur n'apparaît, même si la contagion actuelle n'existe pas, on ne peut affirmer la guérison qu'après plusieurs mois dans la première période et deux, trois et même cinq ans, dans la deuxième.

La prophylaxie de la syphilis.—La prophylaxie de la syphilis est surtout d'ordre moral. Sans doute il est des cas où on la contracte innocemment; mais, si les fréquentations plus ou moins licites n'entraînaient pas des attouchements et même parfois des actes consommés, bien des contagions seraient évitées.

Si surtout le mariage n'avait jamais lieu sans qu'un médecin sérieux garantît l'immunité du jeune homme, parfois de la jeune fille, on réduirait assurément de plus de moitié les cas de syphilis. Il y a de ce côté une éducation publique à faire; jamais on ne se montrera assez prudent dans ce sens. Si rigoureuses que puissent paraître ces mesures, elles sont indispensables, si l'on veut lutter avec quelque chance de succès contre le fléau de la syphilis. Ce qui vient d'être dit de ce mal peut s'appliquer également à la gonorrhée. Elle aussi doit être combattue sans mercei.

TABLE DES MATIERES

Avant Propos.—

1ère Causerie.—L'homme et la génération.

Les sexes..... 5
Les organes virils..... 5
La verge..... 5
L'érection..... 6
Les testicules..... 6
Les vésicules séminales..... 7
Le sperme..... 7
L'éjaculation..... 7
La procréation..... 7
La puberté..... 8
La continence..... 8
La pollution nocturne..... 9
La masturbation et la sodomie..... 10
Les prostituées..... 10
Les formes de corruption..... 11
Le malthusianisme..... 11

2ième Causerie.—La femme et la génération.

Ce qu'une jeune fille doit connaître..... 12
Le rôle de la femme..... 13
La gestation..... 14
Les organes féminins..... 14
Le vagin..... 15
La membrane hymen..... 15
La matrice..... 15
Les ovaires..... 16

Les menstrues.... 16
La conception..... 16
La jouissance.. .. 17
La grossesse..... 17
L'accouchement.. .. 18
L'allaitement.... 18
Les pertes.. .. 19
Le retour de l'âge..... 19
Les actes contre nature..... 19
La prostitution..... 20
Le mathusianisme... 21

3ième Causerie.—Les maladies vénériennes.

Les maladies dites vénériennes..... 22
Le chancre mou..... 22
La balanite gangreneuse..... 22
La gonorrhée ou blennorrhagie..... 23
La blennorrhagie chez l'homme..... 23
La gonorrhée féminine..... 24
La gonorrhée et la maternité.. .. 24
La gonorrhée et l'enfant..... 25
La gonorrhée contagieuse..... 25
La vulvo-vaginite infantile.... .. 26
Les suites de la gonorrhée..... 26
Le gonocoque..... 26
Diagnostic de la gonorrhée..... 27
Traitement de la gonorrhée..... 27
Prévention.. .. 27
Diffusion de la gonorrhée..... 27
La syphilis..... 28
L'évolution de la syphilis..... 28
Période initiale.. .. 28
Période secondaire.. .. 29
Troisième période..... 29
La syphilis contagieuse et héréditaire..... 29
Définition de la syphilis..... 30
Le diagnostic de la syphilis.. .. 31
Le traitement de la syphilis..... 31
La prophylaxie de la syphilis..... 32